NOTES ET COMMUNICATIONS

I.

A PROPOS DE CÉSAR, *DE BELLO GALLICO*, I, LIII, 1

PAR A. DAIN
Professeur à l'École des Hautes-Etudes et à l'Institut Catholique

Dans une remarquable communication faite le 14 mars 1936 devant notre Société, exposé dont un résumé a été publié ici-même (14e année, p. 28), M. A. Bazouin a repris à son tour l'examen du problème posé par la topographie de la bataille de 58 entre César et Arioviste. On sait à quel point les questions d'identification des lieux décrits par César sont difficiles à résoudre : ici, le problème est particulièrement délicat. Les lignes qui suivent n'ont pas l'intention de contester la nouvelle solution que M. A. Bazouin a présentée fort ingénieusement et avec beaucoup de talent, et qui, du reste, a recueilli l'approbation unanime. C'est, au contraire, pour l'aider à sortir d'une difficulté, à dire vrai accessoire, que je me permets d'apporter ma modeste collaboration.

Quelle que soit, en effet, la solution adoptée, il restera toujours une difficulté, qui tient à la contradiction inéluctable qu'il y a entre le texte de César et celui de deux écrivains postérieurs, Plutarque et Orose. Il s'agit de la distance qui sépare le lieu de la bataille du Rhin, où s'arrêta la fuite d'Arioviste. C'est 5 milles environ pour César (7 km. 400) : *omnes hostes terga uerterunt neque prius fugere desisterunt quam ad flumen Rhenum milia passuum ex eo loco circiter quinque peruenerunt.* Plutarque (*Caesar*, XIX, 5) parle, au contraire, d'une poursuite de 400 stades (71 kilomètres) : ἐπὶ σταδίους τετρακοσίους ἄχρι τοῦ Ῥήνου διώξας[1]. Orose, enfin (VI, 7, 10), avance un chiffre comparable de 50 milles (74 kilomètres). Comment sortir de cette contradiction?

Voici la solution proposée par M. A. Bazouin, que je cite textuellement : « Reste un problème : 5 milles (César) = 50 milles (Orose) ou

1. Une famille secondaire de manuscrits de Plutarque donne τριακοσίους, tant il est vrai que partout où il y a chiffre, il y a chance d'erreur dans la tradition manuscrite.

400 stades (Plutarque), dont la solution est facile. César a mesuré la distance sur le terrain et les autres sur la carte : or, les cartes du temps, négligeant le coude de Bâle, font passer le Rhin beaucoup plus à l'est, comme s'il se dirigeait en droite ligne du lac de Constance vers Strasbourg. » — J'éprouve, pour ma part, quelque peine à me ranger à cette solution. Je ne vois pas Plutarque, dont l'indifférence en matière de chiffres et de noms propres d'hommes ou de lieux est notoire, prenant ses cartes et mesurant la distance du lieu de la bataille au Rhin, alors que rien, pas plus dans l'antiquité que de nos jours, ne désignait nommément ce lieu. Je vois encore moins Orose, plus de trois siècles après, prenant à son tour son compas et retrouvant sur la carte *la même mesure*.

En réalité, la question doit être abordée dans l'autre sens. Tout problème de topographie, et même simplement toute question de lecture de carte, consiste à fixer par rapport à un point connu et facilement reconnaissable un autre point non encore déterminé. Ici, ce qui est la donnée connue, c'est le Rhin. Et, dans l'hypothèse (que je récuse) où l'on voudrait voir Plutarque, puis Orose, faire des calculs sur une carte où le cours du Rhin serait mal placé, la seule donnée connue, *même inexacte*, c'est toujours le Rhin, et l'inconnue, ce sont les emplacements que César lui-même, faute de pouvoir faire mieux, qualifie ici de *planities magna*, là de *sub monte* : tant il y a que, pour ne s'en tenir qu'aux solutions les plus modérées, les savants modernes, usant de cartes précises, ne sont pas sans faire des écarts d'une centaine de kilomètres pour la seule fixation du lieu de la bataille [1].

Disons mieux : *les cartes* du temps ne pouvaient être d'aucun secours à Plutarque, pour la bonne raison qu'elles n'existaient pas pour la région rhénane. Le premier tracé cartographique des pays rhénans, postérieur de cent ans à Plutarque, est celui de Ptolémée, qui utilisait les relevés au gnomon exécutés par le Marseillais Pythéas. Dans son exposé oral, M. A. Bazouin a parlé en réalité de la *table de Peutinger*. Sans doute, l'original lointain de cette table peut remonter jusqu'au temps d'Auguste. Mais la *table de Peutinger* n'est pas une carte : c'est un *tracé d'iti-*

1. Pour César, le fait d'avancer un chiffre marquant la distance du lieu de bataille au fleuve ne suppose pas un calcul sur une carte. Il n'y a pas, de sa part, mesure topographique sur un relevé (et comment l'eût-il fait !), mais estimation à l'œil ou à la marche de la courte distance qui sépare du Rhin le lieu de la bataille. Encore n'avance-t-il qu'un chiffre rond, et cela approximativement (*environ 5.000 pas*).

Qu'on se mette dans la peau de César et qu'on songe que, le plus souvent et surtout dans les régions excentriques et dépourvues d'agglomérations, il ne sait lui-même pas *exactement* où il est. Il ne donne alors que des indications toujours vagues, par rapport à un point de repère important, réservant ainsi bien de la tablature aux philologues et historiens à venir.

néraires[1], et c'est pour cette raison que les fleuves et les routes y sont pratiquement rectilignes et parallèles, sauf le cas des bretelles. Document précieux à certains égards, la *table de Peutinger* n'a même pas ce qui est le minimum que l'on demande à une carte, c'est-à-dire non pas même des latitudes et des longitudes, fussent-elles erronées, mais simplement une orientation quelconque. Je demande au lecteur de se reporter, à défaut du fac-similé de la *table de Peutinger* qu'on peut voir à la Bibliothèque nationale, section des cartes et plans, à la reproduction réduite des segments 1 et 2 qui est donnée dans l'atlas Vidal-Lablache (p. 16, carton)[2]. Je demande instamment au lecteur d'essayer de faire lui-même sur la *table de Peutinger* un calcul topographique du genre de celui que notre confrère prête à Plutarque et à Orose.

Reste à proposer une nouvelle solution à la difficulté résultant de la contradiction relevée entre César et ses successeurs. Celle que je me permets de présenter, à titre d'*hypothèse*, est d'ordre purement paléographique et fondée sur un fait d'expérience. On sait, et c'est l'avis de tous les philologues, que les noms de nombre dans la tradition du *De bello Gallico* ont été, dans les éditions romaines et prémédiévales, écrits en chiffres et non en toutes lettres : or, une des erreurs les plus communes dans cet ordre d'écriture, même quand le *ductus* est peu penché, consiste à confondre le chiffre *V* (cinq) avec le chiffre *L* (cinquante) : cette faute se fait encore de nos jours. Si l'on imagine que la source commune à laquelle ont dû recourir Plutarque et Orose[3] (édition fautive de César ou autre compilation tributaire de César)[4] ait présenté

1. On doit admirer l'habileté avec laquelle l'auteur de la *table de Peutinger* a trouvé la solution de certains problèmes de tracés d'itinéraires. Certaines gares modernes et certains horaires imprimés offrent aux voyageurs des tracés d'itinéraires dont la solution rappelle exactement celle adoptée par l'auteur de la *table de Peutinger*.

2. Les tracés qui intéressent la plaine d'Alsace sont malheureusement dans le segment 3, non reproduit dans Vidal-Lablache.

3. Quelle que soit l'hypothèse par laquelle on voudra expliquer la différence entre le chiffre de César et celui de Plutarque et Orose, on arrivera toujours, à mon sens, à une source commune à ces deux derniers auteurs. Prêter à Plutarque des calculs difficilement acceptables et vouloir que, trois siècles après, Orose fasse la même opération et retrouve le *même* résultat, c'est demander l'impossible. — Cela n'implique pas nécessairement que, pour le reste du récit, Plutarque et Orose doivent être toujours d'accord. Il n'est pas impossible, à tout prendre, qu'Orose ait emprunté à Plutarque même le chiffre qu'il avance.

4. En dernier ressort, par des intermédiaires ou non, on remonte toujours à César, l'ultime source historique. Ce qu'on ne saurait dire, dans l'hypothèse que je propose, c'est si la confusion présumée de *V* et de *L* a été faite dans le texte de César ou dans une compilation intermédiaire. — Notons-le, faire intervenir une autre édition de César est une hypothèse (je suis, je le répète, dans le domaine de l'hypothèse, et il en est ainsi chaque fois qu'il y a un problème), mais ce n'est pas une hypothèse gratuite pour qui sait que, de nos classiques grecs ou latins, connus de nous le plus souvent par une seule recension, il a existé dans l'anti-

cette faute, on s'explique qu'Orose ait tout simplement reproduit le *L* qui s'était substitué au *V* et que Plutarque ait adopté la transcription en chiffres arrondis de 400 stades (71 kilomètres au lieu de 74)[1]. Notons en passant l'indifférence avec laquelle Plutarque accepte qu'en fin de combat César ait pu poursuivre son adversaire sur une distance de plus de 70 kilomètres, dans un terrain qui naguère encore était en majeure partie forêts et marécages. Et que dire du chiffre qu'il avance de 80,000 morts du seul côté des Germains? Mais ceci est une autre histoire. Le premier problème suffit[2]. *Lis ad forum defertur!*

A. DAIN.

II

SUR LE SENS DU MOT *TYPVS*

PAR L. LAURAND
Docteur ès lettres

Après avoir consulté un bon nombre de dictionnaires anciens et récents, il ne semble pas inutile d'écrire quelques lignes au sujet du mot *typus*.

quité des éditions fort diverses. Les chiffres sont d'ordinaire l'élément qui s'altère en premier lieu (voir ci-dessous la note 2).

1. H. Estienne, bon philologue s'il en fut, avait bien vu l'erreur de Plutarque; mais il faut laisser à Plutarque la responsabilité de ses bévues et éviter de corriger *dans le texte*, comme le fait H. Estienne, τριακοσίους en τετταράκοντα. Par un singulier retour, — quelle n'est pas la malchance qui accable le philologue dont les yeux sont fermés aux réalités matérielles! — certains éditeurs, corrigeant César par Plutarque, changent le latin *quinque* en *quinquaginta*.

2. Si l'on compare, dans le même livre I du *De bello Gallico*, le dénombrement des Helvètes, au chapitre XIX, on voit que les chiffres avancés par César ne correspondent pas à ceux fournis par Plutarque, Polyen, Appien, Strabon, Orose. Se référant à C. Jullian (*Hist. de la Gaule*, III, 197, n. 8), L.-A. Constans (p. 22, n. 2 de son édition) estime que les chiffres nouveaux « doivent provenir, en dernière analyse, de la corruption de ceux de César ».

Note additionnelle. — A ma connaissance, la plus ancienne mention, dans un traité militaire, je ne dis pas d'une carte, mais simplement d'un croquis, se trouve seulement dans un travail anonyme de la fin du VI^e^ siècle : Καλὸν δὲ καὶ τοὺς ἐπικινδυνοτέρους τῶν τόπων ἀπογράφειν, οὐ μὴν δὲ ἀλλὰ καὶ ὅσοι εἰς ἐνέδρας εἰσὶν ἐπιτήδειοι, κ. τ. λ. (Περὶ στρατηγικῆς, XX, 8). Ce passage a été paraphrasé par Nicéphore Ouranos (Τακτ., LXXXIII, 6). — Chose curieuse, quand Constantin Porphyrogénète indique ce que le général qui part en campagne doit mettre dans sa cantine, il mentionne, entre autres choses, des livres de stratégie et de poliorcétique, les manuels de Polyen et de Syrien, le *Livre des Songes* d'Artémidore, des recueils de pronostics à tirer des phénomènes naturels, et mille autres objets inattendus, mais il n'est jamais question de cartes ni de traités géographiques.